

Une année politique en quatre temps

Entretien avec mes *potes* de politique : Jonathan Bernard, Bruno Marcotte, Mirianne Dussault-Brodeur et Frédéric Morier, par *Judith Trudeau*

Le corollaire du travail à l'exécutif syndical est de consacrer moins de temps à notre propre discipline de formation. C'est un peu par soucis de mise à jour, mais aussi par amour de cette discipline que j'ai donné la parole à quatre politologues afin de voir quels ont été les points chauds de l'année. Qu'est-ce qui a attiré leurs regards, leurs intérêts? Qu'est-ce qui a structuré la trame narrative de leurs cours? Toutes les occasions sont utiles pour maintenir la diversité des approches et la diversité des contenus (notamment en sciences humaines). Prenez cet article comme un plaidoyer soutenant cette diversité.

L'année selon Jonathan : L'humiliation de la Russie

L'entretien a débuté avec un « Pis, comment va la vie? »

Jonathan Bernard : Ben je reviens d'aller voir un show de féministes punk-rock originaires de Baltimore. C'était fou. Féministes de la troisième vague. Le groupe s'appelle «War on Women». Le nom *punch*, mais il faut savoir qu'il fait écho aux politiques républicaines des années 80 qui étaient vues comme antiféministes. Disons que c'est une belle récupération politique! Ces femmes se promènent dans les écoles, font de la prévention contre les violences faites aux femmes, un peu le rôle de travailleuse sociale en plus d'avoir un groupe de musique. Elles travaillent aussi sur la place des femmes dans la musique punk-rock.

Pour en savoir plus : <https://waronwomen.bandcamp.com/track/roe-v-world>

Sur un autre sujet, ce n'est pas tant un événement marquant qu'une posture particulière quand on parle de la Russie et de la réélection de Vladimir Poutine. Beaucoup de documents ont été publiés récemment ; sur l'entourage de Poutine, sur ses marges de manœuvre qui ne sont peut-être pas si importantes qu'on le suppose ici en Occident. Et puis cela nous amène à réfléchir à la place de la Russie sur l'échiquier mondial. On sent véritablement une volonté de construire un ennemi contre l'Occident, on sent cette volonté de se rejouer une guerre froide. Les médias participent activement à cette construction. Que ce soit l'annexion de la Crimée, la bisbille en Ukraine, les assassinats, les empoisonnements (...) Pendant ce temps, on tait ce qui se passe chez nous.

Noam Chomsky parlait de «fabrication du consentement»¹ dans la façon de présenter l'information dans ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas. Si on tente d'expliquer les actions et réactions russes depuis la première élection de Poutine, on peut proposer une autre posture. Ainsi, suite au 11 septembre 2001, La Russie avait tenté plusieurs rapprochements avec les USA. Poutine a été le premier dirigeant à appeler Georges Bush suite aux attentats. Bien sûr, il y avait

¹ Toujours pertinent, Edward S. Herman et Noam Chomsky, *La Fabrication du consentement : De la propagande médiatique en démocratie*, Agone, 16 octobre 2008, 653 p.

la question tchéchène qui pouvait motiver cette action. Mais tout de même, il y a eu une ouverture diplomatique à ce niveau. Suite à cela, il y a eu les commémorations de la Deuxième Guerre mondiale, en Belgique notamment. Poutine y était. Peu de temps après, il y eu des commémorations du côté russe et aucun dirigeant occidental n'a daigné se pointer. Poutine a encaissé l'humiliation. Cela rappelait aussi l'humiliation au temps de Eltsine et de la thérapie de choc, comme si l'Occident était, et de façon morale, au niveau du système de démocratie libérale et au niveau de son économie, supérieur en tous points. On le sait que c'est une bataille d'images.

Parallèlement à cela, la Russie a subi l'expansion de l'Union européenne comme un affront et l'expansion de l'OTAN, de la même façon. Ce qui fait que les pressions de l'Occident en Ukraine, on sentait bien que pour une partie des Russes, cela ne passerait pas.

Ça s'appelle de la Realpolitik. Les États ont la *raison d'État* et je trouve qu'à ce niveau les Russes sont plus francs dans leur façon de faire que d'autres qui passent par le jargon de la démocratie en *pitchant* des bombes. Ceci dit, bien sûr il y a les services secrets russes et les *coverts actions* comme partout.

Et en Syrie, on sent aussi la guerre par procuration. J'ai lu aujourd'hui qu'avec les bombardements américains suite aux prétendues attaques chimiques en Syrie, on en avait profité pour liquider des mercenaires russes qui avaient préalablement attaqué des installations pétrolières (pas pour le gouvernement russe, mais pour les intérêts de certaines compagnies).

En a-t-on parlé ici?

Bruno arrive. «Pars-moi pas sur Poutine» 😊

Jonathan : J'en propose une autre lecture. La réalité est plus complexe. Et entre Trump et Poutine, je préférerais être dirigé par Poutine. Je ne dis pas de parachuter les institutions russes, mais si on cause l'homme, j'ai plus de respect pour Poutine.

Bruno : Oui, je suis d'accord avec ça.

Oui, et concernant l'autre volet russe, je ne sais pas si vous en avez parlé, mais à la suite de la chute du mur, la Russie a tenté de se rapprocher de l'Europe, mais sans succès. Il y avait possibilité d'accords commerciaux, mais Occidentaux et Européens ont craché sur la Russie. Que fait-elle maintenant? Elle se tourne vers des pays comme la Chine et d'autres pays moins démocratiques. On y est donc pour quelque chose dans la définition de ces alliés.

Judith : Pour revenir sur la construction d'ennemis, j'avais lu qu'à l'époque de Georges Bush, les conseillers qui l'entouraient avaient fait leurs études en pleine guerre froide. Une fois qu'ils ont été au pouvoir, ils ont traduit leur compréhension du monde à travers la grille de la bipolarité. «Vous êtes avec nous ou contre nous» c'est presque la défense du monde libre! Mais avec le temps c'est comme si «l'ennemi islamiste» était trop disséminé et diffus pour incarner un «véritable ennemi». La Russie doit donc reprendre du service!

Bruno : Oui, mais vous voyez, on n'a pas monté en épingle le fait qu'il y aurait peut-être eu de la corruption dans les élections de Poutine alors que le méchant d'aujourd'hui, c'est le Vénézuéla et Nicolas Maduro...

Tous : oui, et les intérêts en Iran, et Israël, et la culture historique des russes : du tsarisme au communisme et le retour de l'orthodoxie et d'un certain nationalisme... sujet inépuisable...

L'année selon Bruno: Les populistes au pouvoir

Judith : Avant qu'on entre dans le vif du sujet, peux-tu me donner une définition de ce que tu entends par populisme?

Bruno : C'est d'abord un type de discours. Ce n'est pas une idéologie. Il n'y a pas d'auteurEs qui ont pensé le populisme. Il n'y a rien de rationnel, mais plutôt une façon de s'adresser à la population en désignant des ennemis. C'est une volonté de créer l'unité du peuple à travers la stratégie de désignation d'un ennemi commun, notamment à travers la figure de l'étranger. Et c'est à travers cette stratégie qu'on s'éloigne de la démocratie.

Judith : Peut-on aller jusqu'à dire que le populisme est un *ennemi* de la démocratie?

Bruno : Oui, on peut aller jusque-là. On pourrait être porté à croire que si c'est ce que la *population* souhaite cela va dans le sens de la démocratie, mais il s'agit d'un leurre. Si on revient sur l'exemple de Poutine, il a une cote de popularité qui ne défléchit pas en bas de 80% depuis l'invasion de la Crimée. Victor Orban en Hongrie même chose et Ergogan en Turquie, un peu moins, mais tout de même. Tous des gens populaires qui tiennent un discours populiste et antidémocratique.

Si on reprend la définition de Lincoln : La démocratie du peuple, par le peuple et pour le peuple, ici c'est le *par le peuple* qui n'est pas rencontré. Le populisme est soi-disant «pour le peuple», mais sans le «par». Ainsi, il manque la participation politique du peuple. Ça fait croire aux gens qu'on parle en leur nom, qu'on porte leurs intérêts.

Judith : Mettrais-tu dans ta définition la variable «du charisme»? Pour être capable d'embrasser les préoccupations du peuple en le laissant comme spectateur, j'imagine que cela prend une habileté certaine. Sans faire de raccourcis avec Hitler, Ian Kershaw a montré que c'est la masse qui a créé ce leader en lui faisant porter son ressentiment.

Bruno : Oui, c'est un discours sans contenu qui permet d'y placer tes propres frustrations. Effectivement. Et l'unité du peuple se place à travers le leader. Et cela rejoint l'analyse d'Hannah Arendt sur la distinction entre peuple et masse. Une masse étant des individus atomisés et c'est seulement qu'avec une masse que peut émerger un leader antidémocratique. Ce n'est donc pas une politisation de l'espace public, mais bien une dépolitisation de cet espace. C'est lorsqu'on

refuse le débat et la participation politique et où le leader confisque cette participation politique authentique. Ce serait ça ma définition du populisme.

Et c'est cela que je constate comme tendance. Contre la toute-puissance de la démocratie libérale et la fin de l'Histoire comme le disait Francis Fukuyama, c'est la confiscation des outils et institutions de cette démocratie libérale par le populisme qui me semble le plus inquiétant.

Victor Orban qualifie sa démocratie «d'il-libérale». Il parle de ramener les valeurs chrétiennes. Ce n'est pas caché. C'est affirmé. Et il y a un soutien pour cela dans sa population.

Pour y faire du sens, il s'agit habituellement d'un lien de renforcement entre trois éléments 1) **La manipulation médiatique 2) la manipulation politique et 3) un soutien politique réel.**

Dans le cas de Vladimir Poutine, on a vu du bourrage d'urnes. On parle de faits documentés. Orban, je m'avancerais moins. Dans le cas d'Edogan en Turquie, il n'y a pas d'opposition. Il y a eu des purges après le coup d'État, des leaders de partis politiques qui ont été emprisonnés. 150 000 travailleuses et travailleurs de la fonction publique ont perdu leur emploi, il y a eu 40 000 arrestations. Cela inclut des enseignantEs, des syndicalistes, des gens des partis d'opposition. Les médias mettent donc beaucoup l'accent là-dessus. Mais peut-être cela fausse-t-il notre perception parce qu'axer notre compréhension sur la corruption nous laisse croire que la population est absente de cette volonté alors que **la population soutient ces leaders**. Dans le cas d'Orban, sa coalition est allée chercher 133 sièges sur 199 au total ce qui lui donne toute la latitude pour changer la constitution. En Turquie, c'est un peu moins fort, mais Erdogan s'appuie sur une base paysanne et islamiste. Ainsi, dans les trois cas, il ne s'agit pas de dictateurs qui imposeraient leur volonté, mais bien d'un soutien populaire et de cette population qui ferme les yeux sur ces écarts de conduite. Pour comparer, on n'est pas comme dans un cas de figure à la Pinochet au Chili.

Judith : Ouais, mais même au Chili, quand nous y sommes retournés avec des étudiants en 2009, on se rendait compte qu'il y avait encore une population divisée entre les pro-Pinochet et les pro-Allende. Deux sociétés.

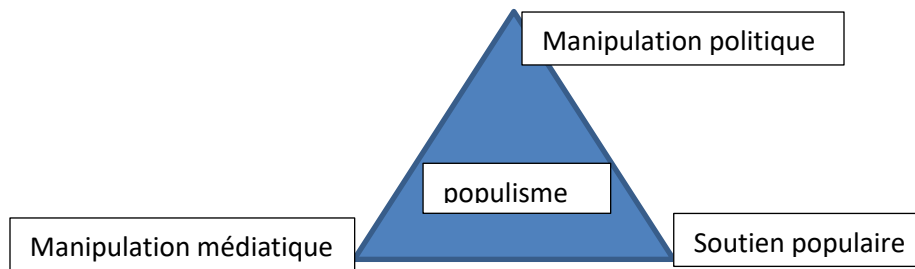
Pour ton point où les médias nous font croire au trucage, je crois que même pour Trump on avait cette tendance à soutenir la thèse du coup monté de la Russie et on avait de la difficulté à croire au «véritable soutien» à Donald Trump. C'est grâce aux analyses sociologiques qu'on a réussi à faire du sens avec le choix des Américains; la ceinture de rouille, les laissés-pour-compte, les élites multiculturelles et cosmopolites «*donneux* de leçons» aux travailleurs manuels, le ressentiment envers la clique Clinton (...)

Le contrôle des médias dans ces pays est la pierre angulaire de ce système populiste. Des mots-clefs sont imposés, dans le cas de Orban par exemple, le discours anti-immigration est vu comme légitime à la télé nationale. Un peu avant l'élection, on a décrété faussement un

attentat en Allemagne commis par des islamistes. Ça frôle la propagande. Dans le cas de la Turquie, 160 médias ont fermé. Là aussi il y a un contrôle complet des médias. Dans le cas de Poutine, il n'y a pas d'opposition. Soutenir Poutine revient à un acte patriotique. Les médias russes appuient Poutine.

Judith : Pour suivre ta logique et pour remettre Trump dans ce contexte, en fait, dans son cas il court-circuite les médias traditionnels. Il s'adresse directement à son électorat via tweeter.

Bruno : Oui, il a compris que dans son environnement de démocratie libérale, il ne pouvait pas avoir le contrôle des médias traditionnels.



Ainsi, j'en appelle à une reconsidération – par la gauche – de son rapport aux institutions de la démocratie libérale. La gauche a été longtemps méfiante envers ce système mais on se rend compte que ces institutions sont garantes d'un équilibre et à l'heure actuelle, lorsque celui-ci est brisé, c'est l'élite qui en tire avantage. Une presse libre où les points de vue se confrontent est évidemment préférable à une presse orientée. Bien entendu, une démocratie où le peuple exerce le pouvoir plutôt qu'elle ne le délègue à des représentants demeure possible et préférable, mais même s'ils sont insuffisants en eux-mêmes, le respect des droits, la séparation des pouvoirs et la liberté de presse demeurent des conditions nécessaires d'un système qui pourrait devenir démocratique.

L'année vue par Mirianne Dussault-Brodeur : enseigner avec la posture de l'Autre.

Ce qui a déterminé la trame narrative de mon enseignement a été le *hashtag moi aussi*. Cela a donné un tournant décisif dans mon enseignement. J'ai remarqué un intérêt plus important des étudiantEs lorsqu'on abordait ce thème. Cela les interpelle directement. J'ai été capable de faire les liens nécessaires entre la théorie du pouvoir et la réalité vécue par ces jeunes femmes. La dénonciation, la prise de parole, les exemples étaient au rendez-vous.

En ce qui concerne les idéologies, cet événement m'a donné un levier important pour démontrer en quoi le féminisme est toujours pertinent en 2018. Les liens sont aussi possibles lorsque j'aborde la question autochtone : et en quoi, parfois, au sein même d'un mouvement, il y a des différences notoires. La question autochtone m'a amenée, dans mon cours, à aborder les effets dévastateurs et à long terme du colonialisme. Et de faire le pont avec des mesures d'intervention de l'État qui peuvent être répressives. Et de là, une porte ouverte pour aborder les luttes constitutionnelles. Ainsi, à partir d'un événement bien ancré dans l'imaginaire collectif, j'ai pu expliquer les rouages de notre système politique.

Judith : Parles-tu de la question de l'intersectionnalité? (luttes qui se conjuguent à l'intersection de certaines marginalisations ex : femmes + autochtones)

Mirianne : Oui, j'ai abordé ce thème, mais je me suis rendue compte que même si ma trame de base était la compréhension du monde à travers la perception de l'Autre (femme) lorsque je suis arrivée au thème des idéologies, je suis restée bien factuelle en expliquant le féminisme à travers ses trois vagues. L'intersectionnalité ne semblait pas avoir de résonance dans ma classe. Peut-être est-ce un thème trop intello? Ceci dit, dans un exercice, ceux et celles qui ont choisi de pousser cette question y ont répondu avec brio.

Judith : Je te relance sur le film dont tu nous a parlé à la dernière rencontre.

Mirianne : Le film s'intitule : «Ce silence qui tue» de la réalisatrice abénakise Kim O'Bonsawin. Cette auteure détient une maîtrise en sociologie. On le sent dans son documentaire. Je le présente parce qu'on comprend à travers son propos quelles sont les répercussions sociologiques de décisions politiques. Comment des choix faits à l'Assemblée nationale percolent jusque dans le quotidien des gens. Les étudiantEs ont embarqué parce que le contenu était bien empirique. Je pense qu'ils comprennent mieux à travers ce prisme.

L'auteure s'intéresse aux survivantes. Elle s'intéresse aussi aux hommes, certains d'entre eux à titre d'agresseur qui ont fait un processus de réparation auprès de leur(s) victime(s).

À travers ces témoignages, on y entend une narration qui explique des éléments plus factuels notamment la Loi sur les indiens et les pensionnats autochtones et ces éléments sont ponctués de statistiques. Sans le nommer, on sent dans sa présentation comment les autochtones sont victimes de préjugés. Ce film nous aide à débusquer ces préjugés non fondés et à expliquer à travers les disciplines sociologie et politique comment les facteurs macro dessinent *le destin* de milliers de vies. Ce documentaire est un antidote au discours raciste.

Dans un autre ordre d'idées, j'ai aussi abordé le thème de la pré-campagne électorale, des promesses annoncées, des idéologies, des représentants; d'outiller les étudiantEs à se faire une tête. On a travaillé sur un texte mettant en vedette François Legault. Il avançait qu'il n'était ni de gauche et ni de droite. On a travaillé sur les hypothèses qui permettent d'expliquer ce discours et on a fini par conclure que c'était impossible de sortir des idéologies.

L'année vue par Frédéric Morier : *La vie des autres c'est aussi chez nous!*

Le temps nous manquant en cette fin de session, le quatrième politologue m'a fourni ses clefs à travers un courriel. Le voici :

Comme j'avais déjà pris un virage plus analytique quant à l'impact du néolibéralisme sur notre social-démocratie (j'en ai fait une sorte de trame qui me permet de critiquer son impact sur les salaires, sur la démocratie, sur les femmes, sur l'éducation, etc.), j'ai allumé sur la protection des renseignements perso, la liberté de presse (l'affaire P. Lagacé) ou la collecte de métadonnées par le gouvernement.

C'est dans la foulée de mon cours Leaders du 20^e siècle que cela m'a frappé. Peu après le visionnement du film « La vie des autres », nous avons eu l'occasion de visionner Snowden. C'est à la faveur de la discussion en classe que je me suis dit qu'il y a peu de différence entre les deux situations. D'une part, dans « La vie des autres », on y voit un régime autoritaire espionner ses citoyens et, d'autre part, dans « Snowden » on y voit le gouvernement faire exactement la même chose, mais avec sorte d'accord tacite, au nom d'un meilleur marketing, ou d'une pseudo sécurité (débusquer des terroristes, par exemple). Parmi les questions qui me chicotte: qui collecte et à quelle fin? Comment nous protéger? Quel impact sur nos vies? Quels impacts sur la démocratie?

C'est donc la réflexion qui m'habitera cet été et qui, en plus du néolibéralisme ou du féminisme, sera traitée à la prochaine session. Je crois même qu'il serait souhaitable d'inviter cryptoQuébec pour une conférence.

Judith : Merci à vous 4 collègues. Des films à voir, des lectures à faire, reprendre doucement la lecture régulière de nos journaux, se faire une tête au local, au national, à l'international pour comprendre et composer avec cette notion qui nous triture et nous habite : le pouvoir. Aller à la rencontre de l'Autre de l'Occident; comprendre les actions des russes pour Jonathan, analyser l'Autre de la démocratie; le populisme pour Bruno, revêtir la posture de l'Autre pour Mirianne et comprendre l'Autre pour se comprendre soi dans la façon d'utiliser les informations pour Frédéric : être politologue se conjugue toujours au moins dans cette dualité explicative. Merci pour cette mise à jour et ce tango intemporel.

Bon été à tous et à toutes!